

LETTRE DE JULIÁN CARRÓN À LA FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION

Milan, le 1^{er} novembre 2012

Chers amis,

À peine rentré du Synode des Évêques, je veux partager avec vous ce que je retiens de plus significatif de cette expérience, comme un point de repère pour notre chemin.

Comme vous le savez, le thème du Synode était « la nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi chrétienne ». Le point de départ était la constatation, aujourd'hui manifeste pour tous, que la foi chrétienne n'est plus un présupposé évident. Cette situation ne concerne pas seulement la foi en tant qu'expérience personnelle, mais elle a également des conséquences sur la vie des nations où des terres fécondes risquent de devenir des déserts inhospitaliers. Et nous voyons déjà beaucoup de signes de cette « désertification », tels que l'urgence éducative, la crise économique, la confusion politique, le manque de confiance, la violence dans les relations, l'exaspération de la vie sociale... Sans doute, le signe le plus significatif de cette désertification est-il l'incapacité à entrevoir un point de repère, même chez les observateurs les plus perspicaces, chez ceux qui sont toujours prêts à relever ce qui manque, mais sont impuissants lorsqu'il s'agit de faire des propositions pour repartir.

Dans ce contexte, il est émouvant de voir qu'une institution comme l'Église, avec ses deux mille ans d'histoire, puisse encore être libre de se remettre en discussion. Cela est si vrai que l'un des appels les plus entendus dans la salle du Synode était celui de l'urgence de la conversion. Nous étions tous conscients que pour faire reflourir le désert, il ne suffit pas de changer de stratégie, ni de mettre au point des plans pastoraux. Il faut une véritable conversion personnelle et ecclésiale. Nous avons conscience que sans conversion, il ne peut y avoir de nouvelle évangélisation. Simplement parce que nous aussi, membres de l'Église, nous participons à l'affaiblissement de la foi qui nous a conduit à la situation actuelle. Ce n'est pas pour rien que le Saint-Père a décrété une *Année de la Foi*, justement pour nous aider à redécouvrir le don et la beauté de la foi.

D'où nous faut-il donc repartir ?

Dès le premier jour du Synode, le Pape a posé la question fondamentale : « Dieu a parlé, Il a vraiment rompu le grand silence, Il s'est manifesté, mais comment pouvons-nous faire arriver cette réalité jusqu'à l'homme d'aujourd'hui afin qu'elle devienne salut ? » [Benoît XVI, *Méditation*, 8 octobre 2012].

Et il a donné clairement la réponse : « Nous ne pouvons pas faire l'Église, nous pouvons seulement faire connaître ce que Lui a fait. L'Église ne commence pas avec notre "faire", mais avec le "faire" et le "parler" de Dieu. Ainsi les apôtres n'ont pas dit après certaines assemblées : "à présent nous voulons créer une Église" puis sous la forme d'une assemblée constituante, ils auraient élaboré une constitution. Non, ils ont prié et dans la prière ils ont attendu, car ils savaient que seul Dieu lui-même peut créer son Église, que Dieu est le premier agent : si Dieu n'agit pas, nos affaires ne sont que les nôtres et elles sont insuffisantes ; Dieu seul peut témoigner que c'est Lui qui parle et qui a parlé ».

Notre contribution peut s'insérer uniquement dans une dynamique mise en route par Dieu lui-même à travers son Esprit. « Seul le fait que Dieu nous précède rend possible notre chemin, notre coopération, qui est toujours une coopération et non une décision qui est purement nôtre. Il est donc important de toujours savoir que le premier mot, l'initiative véritable, l'activité véritable vient de

Dieu et c'est seulement en s'insérant dans cette initiative divine, c'est seulement en implorant cette initiative divine, que nous pouvons devenir nous aussi – avec Lui et en Lui – des évangélistes. Dieu est toujours le début » (Benoît XVI, *Méditation*, 8 octobre 2012). Seul celui qui se laisse saisir par Dieu, celui qui est devenu proche dans le Christ, pourra répondre au défi de la nouvelle évangélisation. « Les vrais protagonistes de la nouvelle évangélisation sont les saints. » [Benoît XVI, *Homélie*, 28 octobre 2012].

En entendant l'appel à la conversion dans la salle du Synode, je ne pouvais m'empêcher de penser à ce que don Giussani nous a tant de fois rappelé à Viterbe, en nous invitant à « récupérer la vérité de notre vocation et de notre engagement ». Car nous aussi – nous disait-il – nous courrons le risque de « réduire notre engagement à une théorisation d'une méthode socio-pédagogique, à l'activisme qui en découle et à sa défense politique, au lieu de réaffirmer et de proposer à l'homme notre frère un fait de vie ». Don Giussani demandait : « Mais un fait de vie, sur quoi s'appuie-t-il ? Où est la vie ? La vie, c'est toi ». Pourtant, cette attitude nous semble très souvent peu concrète, comme si elle n'avait aucune incidence historique, comme si c'était une espèce de "choix religieux". En effet – continuait don Giussani – « Pour beaucoup d'entre nous, que le salut soit Jésus-Christ, que la libération de la vie et de l'homme, ici et dans l'au-delà, soit continuellement liée à la rencontre avec Lui est devenu un rappel "spirituel". Le concret serait autre chose, comme l'engagement syndical, comme le fait de faire passer certains droits, comme une organisation et donc les réunions qui vont avec, non pas comme l'expression d'une exigence de vie, mais plutôt comme la mortification de la vie, un poids et un prix à payer à une appartenance qui nous trouve inexplicablement encore en train de faire la queue ».

Quel a été le commencement ?

« Le Mouvement est né d'une présence qui s'imposait et amenait à la vie la provocation d'une promesse à suivre. Mais par la suite, nous avons confié la continuité de ce début aux discours et aux initiatives, aux réunions et aux choses à faire. Nous ne l'avons pas confié à notre vie, de sorte que le commencement a très rapidement cessé d'être une vérité offerte à notre personne, et il est devenu le point de départ d'une association, d'une réalité sur laquelle se décharger de la responsabilité de son propre travail, et dont on prétendait qu'elle résolve les choses. Ce qui devait être l'accueil d'une provocation et un cheminement vivant à la suite de quelqu'un est devenu une obéissance à l'organisation ».

Pour pouvoir offrir un fait de vie à nos frères les hommes, il faut que mûrisse en chacun de nous une telle autoconscience de notre dépendance originelle qu'elle nous fasse renaître de toute obscurité. Nous avons besoin d'être tellement pris par l'événement du Christ que Sa mémoire domine nos journées, car je ne suis jamais autant moi-même que lorsque Toi, le Christ, Tu viens à moi et m'envahis de Ta présence. Ainsi, nous pourrions vivre la vie comme vocation où « chaque chose, chaque relation, chaque joie et chaque difficulté trouvent leur raison ultime dans le fait d'être une occasion de relation avec l'Infini, voix de Dieu qui nous appelle continuellement et nous invite à élever le regard, à découvrir dans notre adhésion à Lui la pleine réalisation de notre humanité. » [Benoît XVI, *Message pour le 33^{ème} Meeting de l'amitié entre les peuples*, août 2012]

Afin que notre vie puisse être changée de cette manière, il faut une disponibilité à la conversion, c'est-à-dire à la séquelle, comme nous y invite don Giussani : « la séquelle est le désir de revivre l'*expérience* de la personne qui t'a provoqué de par sa présence dans la vie de la communauté ; c'est le désir de participer à la vie de cette personne par laquelle quelque chose d'Autre t'est apporté, et c'est envers cet Autre que tu es fidèle, en qui tu aspiras, à qui tu veux adhérer sur ce chemin ».

Seul celui qui est prêt à suivre un maître, en cherchant à revivre son expérience, pourra donner une contribution à la hauteur de la situation. « Ainsi sont les nouveaux évangélisateurs : des personnes qui ont fait l'expérience d'être guéries par Dieu, par l'intermédiaire de Jésus Christ. Et leur caractéristique est la joie du cœur, qui dit avec le psalmiste : "Merveilles que fit pour nous le Seigneur, nous étions dans la joie !" (*Ps* 125, 3) » [Benoît XVI, *Homélie*, 28 octobre 2012]. Ce n'est qu'en devenant une "créature nouvelle" que nous pourrions montrer la beauté d'une existence vécue dans la foi, en faisant transparaître dans la vie quotidienne la nouveauté qui nous est arrivée, à travers la différence avec laquelle nous vivons la vie de tout le monde, du travail comme du temps libre, dans la façon différente d'utiliser la raison et la liberté, d'affronter les circonstances, la vie et la mort, de répondre aux besoins de nos frères ou de participer à la vie publique.

En ces temps, avec ce qui arrive à notre mouvement, je pense souvent à l'expérience du peuple d'Israël. Et je souhaite qu'il ne nous advienne pas la même chose : en refusant d'écouter les appels des prophètes, le peuple a été conduit à l'exil. Alors, ce n'est que dépouillé de tout qu'il comprît où se trouvait sa véritable consistance. Israël se fit humble et devint une présence capable de rendre témoignage à son Seigneur, libre de toute prétention hégémonique d'identifier sa certitude avec une possession et une réussite humaine. Tout au long de cette circonstance – l'exil – Dieu purifia Son peuple et Il le fit resplendir au milieu de tous.

Nous souvenant que « À rien, hormis Jésus, le chrétien n'est attaché » [don Giussani] aidons-nous à cheminer en mémoire de Lui, obéissant à la voix du Mystère qui nous appelle par l'intermédiaire de ce grand témoin qu'est Benoît XVI. Si nous nous épargnions cela – qui constitue *le* travail de la vie –, nous manquerions à notre devoir de témoignage pour lequel le Seigneur a suscité le charisme du mouvement dans l'Église, qui continue à éveiller la curiosité et l'intérêt comme j'ai pu encore le constater au Synode.

Si nous suivons avec simplicité – comme beaucoup parmi vous me le témoignent constamment – nous ne perdrons pas le meilleur qui frappe au seuil de nos journées, et comme don Giussani nous le rappelait sans cesse : « C'est une promesse dans chaque bataille – pendant la bataille, tout au long de la vie, qu'elle soit lutte ou fatigue – pour pénétrer toujours plus dans ce Tu, car le "Tu" es dans le présent : "Ma force et mon chant, c'est toi" »

Bien affectueusement,

don Julián Carrón